

LE CHRIST PRIE EN MOI

Sommaire commenté

Tout au long de sa vie, le Christ a prié au nom de l'humanité. Sa vie n'a été que prière. Au ciel, il demeure le grand Priant.

Est-ce à dire que sa prière rend dérisoire la mienne ? Loin de là, il la valorise en l'incorporant à la sienne. Mieux, il me propose d'implanter au plus intime de moi-même sa propre prière (*Ce n'est plus moi qui prie, p.1*).

C'est au baptême que le Christ, venant habiter en moi, me communique sa vie, donc sa prière. (*Une humanité de surcroît p. 2*) – Mais cette prière est en moi une semence dans les broussailles, que sont mes désirs, mes soucis, mes passions.... Pour qu'elle puisse se développer en moi, il me faut non seulement écarter les obstacles à sa croissance, mais encore l'alimenter sans cesse à la Parole de Dieu et aux sacrements (*Une semence dans les broussailles p. 4*). – Et surtout, adhérer à cette prière du Christ en moi, lui céder peu à peu la place (*Céder toute la place p. 5*) – Y adhérer de toute ma foi intelligente en recherchant ses grandes composantes : la louange, l'adoration, l'offrande.... L'intercession (*Sur la brèche avec le Christ p. 5*), l'action de grâce (*Rendre grâce p. 7*).

Ainsi donc, faire oraison ne consiste pas « à fabriquer » une prière, mais à « rejoindre » au fond de mon cœur le Christ priant (*Le Christ prie en moi, p. 7*). – Si bien qu'en moi il n'y a pas deux prières, la sienne et la mienne, mais une seule, une prière à deux (*Prière à deux, p. 8*). – Prière filiale, toute frémissante de la tendresse du Fils pour son Père, prière inimaginablement audacieuse : « Abba, Père bien-aimé ! » (*Père bien-aimé, p. 10*).

Un jour viendra peut-être où la prière du Christ s'étant développée en moi, elle me deviendra perceptible. Par intermittence au début, puis d'une façon habituelle. Je pourrai alors dire : je vis, je prie, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit et prie en moi (*Viens vers le Père, p. 11*).

Ce n'est plus moi qui prie

Je comprends très bien le sentiment qui vous fait m'écrire : « Mon oraison quotidienne me paraît dérisoire. Je ne puis imaginer que cette prière balbutiante d'une créature minuscule intéresse le Dieu parfait et infini ».

Vous avez une conscience aiguë de la misère de la créature et de la Majesté de Dieu ; c'est là une vue de foi, précieuse et essentielle. La grâce n'y est certainement pas étrangère. Mais il est une autre vue de foi que je voudrais vous faire saisir, pour vous donner une haute idée de votre oraison quotidienne, si misérable qu'elle vous paraisse.

Prenons d'abord, voulez-vous, un peu de recul. Avant de parler de votre oraison, parlons de l'oraison du Christ. Bérulle, est une page que j'aime beaucoup, célèbre le caractère unique de la prière de Jésus Christ :

« De toute éternité, il y avait un Dieu infiniment adorable, mais il n'y avait pas encore un adorateur infini ; il y avait bien un Dieu digne d'être infiniment aimé et servi, mais il n'y avait aucun homme, ni serviteur infini propre à rendre un service et un amour infinis. Vous êtes maintenant, ô Jésus, cet adorateur, cet homme, ce serviteur infini en puissance, en qualité, en dignité pour satisfaire

pleinement à ce devoir et pour rendre ce divin hommage. Vous êtes cet homme aimant, adorant et servant la majesté suprême comme elle est digne d'être aimée, servie et honorée ».

Ce texte nous fait penser à Jésus se retirant dans la solitude des montagnes, la nuit, pour prier. Et surtout au Calvaire, où le parfait adorateur a offert à Dieu un culte parfait.

Se demandera-t-on : Le culte parfait du Fils, cette prière de Jésus, n'ont-ils pas rendu vaine la prière des hommes, la supplantant définitivement ?

On peut répondre déjà que cette prière du Christ, loin d'écarter les prières humaines – toutes ces prières balbutiantes depuis les origines de l'humanité, tous ces sacrifices de toutes les religions et de tous les temps – les tire à soi, se les incorpore et les offre à Dieu, et leur fait trouver en elle, et par elle, un sens et une efficacité admirables.

Mais il est une réponse plus merveilleuse encore. Sa prière, le Christ veut qu'elle retentisse partout dans l'univers, de la brousse équatoriale aux glaces polaires, de l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident. Il veut que le plus modeste chrétien en prière ait bien mieux à offrir que des paroles hésitantes et des sentiments malhabiles, qu'il dispose de la prière même du Fils de Dieu. Il veut que tous les hommes puissent s'emparer de sa prière, la faire leur et la présenter à Dieu.

Ce n'est pas encore assez dire. Jésus Christ ne veut pas seulement que sa prière soit nôtre comme un bien entre nos mains, dont nous pouvons disposer ; il la veut implantée, inviscérée au plus profond de nous-mêmes, à la racine de notre être, âme de notre âme, et que nous puissions répéter en toute vérité après Saint Paul : « *Je vis, mais ce n'est plus moi...* », je prie, mais ce n'est plus moi qui prie, c'est le Christ qui prie en moi. C'est l'Esprit du Fils, l'Esprit Saint, qui fait retentir en moi le cri de l'amour filial : *Abba*, Père ! Ainsi la prière du Christ, bien loin de supplanter la prière des hommes, la valorise admirablement.

De même qu'en la nuit de Pâques, dans l'église obscure, la flamme du cierge pascal se communique peu à peu à la multitude des petits cierges aux mains des fidèles, de même le Christ par le baptême gagne les hommes de proche en proche, à travers le monde, et fait surgir en leurs âmes, de leurs âmes, sa prière filiale.

En tous les baptisés, c'est son Fils que le Père reconnaît ; en leur prière si dérisoire en apparence, c'est la prière de son Fils que le Père entend.

Une humanité de surcroît

Je comprends et je partage votre admiration pour ces hindous que l'on voit depuis des millénaires, se retirer dans les Himalayas, ou encore pratiquer une ascèse rigoureuse dans leurs villages ou leurs villes, renonçant à tout pour trouver au plus intime de leur être ce qu'ils nomment le « divin ».

Que beaucoup d'entre eux accèdent à une très haute vie spirituelle, cela paraît évident lorsqu'on lit leurs enseignements ou le récit de leur vie. Il n'empêche que, revenant aux mystiques chrétiens, je suis émerveillé bien plus encore, car eux savent ce qui se passe dans les profondeurs de leur âme : là est Dieu, ce Dieu que le Christ a révélé aux hommes, ce Dieu qui est Père, Fils et Esprit.

La prière chrétienne, en ce qu'elle a de spécifique, repose en effet sur la révélation de la présence du Christ au cœur du chrétien, si explicitement affirmée par Saint Paul : « *Le Christ habite en vos cœurs par la foi* » (Ep 3, 17) ; « *Ne reconnaissez-vous pas que Jésus Christ est en vous ?* » '2 Co

13, 5) ; « *Il n'est plus question de Grec ou de Juif... ; il n'y a que le Christ, qui est tout et en tout* » (Col 3, 11).

Quand les apôtres et les disciples eurent saisi cela, alors prit tout son sens la parole de Jésus à la Cène, qui sûrement les avait déroutés : « Il vaut mieux pour vous que je m'en aille » (Jn 16, 7). Désormais leur Maître ressuscité n'est plus au milieu d'eux mais en eux, présent et vivant en leur cœur.

Un moine du Moyen Age a merveilleusement exposé cette vérité dans son commentaire de la page évangélique qui relate la rencontre de Marie-Madeleine avec le Christ ressuscité, au matin de Pâques :

« Femme, tu pleures ? Qui cherches-tu ? Tu le possèdes, celui que tu cherches ; et tu l'ignores ? Tu l'as ; et tu pleures ? Tu le cherches au-dehors, mais tu l'as *au-dedans*. Tu te tiens debout, hors du tombeau, en larmes. Pourquoi ? Où je suis ? Mais *en toi*. C'est là que je repose, non pas mort, mais l'éternel vivant.

« Toi-même, voilà mon « jardin ». Tu as bien jugé en me disant jardinier. Second Adam, j'ai garde, moi aussi, d'un paradis. Ma tâche : travailler à faire pousser dans ce jardin, ton âme, des moissons de désirs.

« Comment ? Tu m'as, tu me possèdes, *en toi*, et tu l'ignores ? Voilà pourquoi tu me cherches au-dehors. Eh bien, me voici. Je t'apparais dehors, mais pour te ramener *au-dedans*. C'est là, *au-dedans*, que tu me trouveras.... Ah ! je ne suis pas loin de toi comme tu le penses. Je suis tout près. Dis-moi, qu'y-a-t-il de plus près, pour quelqu'un, que son propre cœur ? Ceux qui me trouvent, c'est là, dans leur cœur, qu'ils me trouvent : voilà ma résidence ».

C'est par le baptême, sacrement de la foi, que se réalise cette présence. Le Christ nous attache à lui, nous « greffe » sur lui comme un sarment sur le cep, nous insère en son corps mystique. Il nous communique son Esprit qui nous modèle un cœur de fils de Dieu d'où jaillit ce cri ; *Abba, Père bien-aimé* ». Et peu à peu nous vérifions ce que Jésus promettait à ses apôtres : « *En ce jour-là, vous comprendrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous* » (Jn 14, 20).

Mais cette vie du Christ en nous, pour se développer, doit être nourrie, car elle ne nous a été donnée qu'en germe. L'Eucharistie est cette nourriture nécessaire : « *De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi, je vis par le Père, de même celui me mange vivra, lui aussi, par moi* » (Jn 6, 57). Il est vrai que la présence *sacramentelle* du corps et du sang du Seigneur n'a en nous qu'une durée limitée, mais elle entretient et nourrit la présence *spirituelle* du Christ, qui jamais ne cesse si nous ne nous refusons jamais à elle.

Notez bien que dans l'expression « présence spirituelle », le qualificatif n'est pas synonyme d'*irréelle*, ni même de *morale*. Cette présence spirituelle est une présence réelle. Le terme de présence serait d'ailleurs insuffisant si on ne comprenait pas cette présence comme une union – pensez au feu présent dans le fer incandescent.

Le terme d'union lui-même doit être pris au sens fort d'*identification* : la présence du Christ en nous réalise une union identifiante, comme l'avait écrit Saint Paul : « *C'est un même être avec le Christ que nous sommes devenus* » (Rm 6, 5). A telle enseigne que les Pères de l'Eglise et les auteurs spirituels, pour nous faire saisir cette parfaite et intime communauté de vie entre le Christ et le chrétien, recourent à des formules variées.

Dès les premiers siècles de notre ère, le chrétien était appelé « un autre Christ ». Saint Augustin disait : « Réjouissons-nous donc, rendons grâces, nous ne sommes pas simplement devenus

chrétiens, nous sommes devenus le Christ ». Dix siècles plus tard, Monsieur Olier écrivait : « Il n'y a rien de plus grand, de plus auguste, de plus magnifique qu'un chrétien : c'est un Jésus Christ vivant sur la terre ». Une formule de Monseigneur Gay, reprise par Sœur Elisabeth de la Trinité, a fait fortune : « Le Chrétien est à Jésus Christ *une humanité de surcroît* ».

Un Saint Paul parvenu au plus haut sommet de la vie chrétienne pouvait affirmer : « *je suis crucifié avec le Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi* » (Ga 2, 19-20). Toute proportion gardée, le chrétien peut dire : je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. Je prie, mais ce n'est plus moi qui prie, c'est le Christ qui prie en moi.

Une semence dans les broussailles

Je ne saurais trop encourager votre désir d'apprendre à prier, de chercher conseil dans les œuvres des grands spirituels. Mais je crois discerner dans votre empressement une certaine fièvre, un certain excès. Vous semblez agir comme si la prière était une conquête de l'homme, alors qu'elle est avant tout une grâce du Christ.

Il est venu parmi nous pour nous apprendre à prier. Pas seulement pour nous donner une formule de prière, fût-ce la formule par excellence, le *Pater*, mais pour nous enseigner sa prière qui, avant de devenir paroles sur ses lèvres, est d'abord élan de son âme, louange, amour filial, intercession. Que dis-je, nous enseigner ? Nous communiquer, nous infuser sa prière. Il ne cesse d'accomplir parmi nous une invisible mission qui est d'implanter en nos cœurs cette prière, la seule qui puisse vraiment trouver audience auprès du Père.

Toute âme en état de grâce est *en puissance de prière*. Il suffit qu'elle passe à *l'acte de prière* pour que la prière du Christ, en elle et par elle, s'élançe vers le Père.

Mais cette prière du Christ, que le baptême nous communique, est en nous une semence – comme la semence de la parabole qui, la plus petite de toutes, peut devenir un grand arbre. Ne m'objectez pas que cette parabole ne concerne pas la prière du Christ en l'âme mais le Royaume de Dieu dans le monde. Vous savez bien que le Royaume de Dieu, c'est la présence du Christ, l'emprise du Christ sur la part d'humanité qui se donne à lui, et donc sur votre âme. Or, qui dit présence du Christ, vie du Christ, dit prière du Christ, car pour lui vivre, c'est prier.

Si donc la prière du Christ est en nous, graine au milieu des broussailles, s'initier à prier va consister essentiellement à prendre conscience de cette prière et à favoriser son développement.

Mais soyons modestes : ce n'est pas la terre qui produit la graine, ce n'est pas l'activité du jardinier qui produit les fleurs et les fruits ; tout au plus la terre et le jardinier offrent-ils les conditions et les éléments requis pour l'éclosion et la croissance de la plante. Ce n'est pas le chrétien qui produit la prière, cette prière qui seule plaît au Père, la prière du Fils : elle est don de Dieu. Pourtant elle s'étiolle si nous ne lui apportons pas l'adhésion et le concours de tout notre être, si nous ne recourons pas aux sacrements qui l'alimentent.

Elle étouffe dans les broussailles, si, à l'oraison, nous n'élaguons pas cette végétation de pensées, de sentiments, de désirs foisonnants, qui nous encombre.

Mais si nous faisons ce qui nous revient, alors plus n'est besoin de tant nous empresser, de tant nous inquiéter. « *Il en est du Règne de Dieu comme d'un homme qui aurait jeté du grain en terre : qu'il dorme ou qu'il se lève, la nuit ou le jour, la semence germe et pousse, il ne sait comment* » (Mc 4, 26-27). Soyons confiants. Ayons foi en la prière du Christ en nous, cette foi du paysan qui croit en la semence. Ayons aussi cette patience paysanne qui sait attendre l'été pour moissonner et engranger.

Céder toute la place

Dès le début de votre oraison, faites un acte de foi en la mystérieuse présence du Christ en vous, que l'Écrite nous certifie : « *Vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous* » (Jn 14, 20) ; « *Le Christ habite en vos cœurs par la foi* » (Ep 3, 17).

O toi qui es chez toi dans le fond de mon cœur
Je crois en ta présence
Dans le fond de mon cœur

(Extrait de la prière « O Toi.... qui comporte 12 strophes)

Si le Christ est vivant en vous, il y est priant. Car pour le Christ, vivre c'est prier. Rejoignez-le ; saisissez, appropriiez-vous sa prière. Ou plutôt – car les termes que je viens d'employer mettent trop l'accent sur votre activité à vous – laissez cette prière vous saisir, vous envahi

Le Christ déjà est présent chez le petit baptisé comme chez le grand saint. Mais la vie du Christ en l'un et en l'autre n'est pas au même stade de développement. Si dans l'âme du nouveau baptisé vibre déjà la prière du Christ, elle n'y est pourtant qu'en germe, un germe de feu. C'est tout au long de l'existence, dans la mesure même de notre coopération, qu'elle s'intensifie et peu à peu prend possession de notre être tout entier.

Notre coopération consiste d'abord à adhérer par le plus profond de notre vouloir à la prière du Christ en nous. Mais remarquez bien le sens très fort que je donne à ce mot adhérer : il ne désigne pas un mol accord, un acquiescement du bout des lèvres, mais un don total, à la manière de la bûche qui se livre à la flamme pour devenir feu.

Notre coopération consiste encore à rechercher de toute notre intelligence de quo est faite la prière du Christ en nous, ses grandes composantes : louange, action de grâces, offrande, intercession... afin de les épouser plus parfaitement. – Vous me demandiez des sujets de méditation, je n'en connais pas de meilleur.

Cette prière du Christ en vous, je ne vous promets pas que vous la percevrez. Je vous demande seulement d'y croire et, durant l'oraison, de lui donner, de lui renouveler votre pleine adhésion.

Aspirez à lui céder la place, toute la place. Entendez cette prière que le Christ vous adresse : « *Enfant prête-moi ton cœur, ton intelligence, ton être entier, tout ce qui en toi est susceptible de devenir prière, afin que je puisse faire surgir de toi la grande louange du Père. Suis-je venu pour autre chose que pour allumer le feu sur la terre et qu'il se communique de proche en proche, transformant tous les arbres de la forêt en torches vives ? Ce feu est ma prière. Consens au feu* ».

Sur la brèche avec le Christ

Au plus chaud du jour, assis à l'entrée de sa tente, le patriarche levant les yeux aperçoit trois anges, ambassadeurs de Yahvé. Il se lève, se prosterne, leur offre l'hospitalité. Et Yahvé lui renouvelle la promesse d'une descendance et lui confie que ses messagers se rendent à Sodome et Gomorrhe pour les juger. Abraham alors se constitue devant Dieu l'avocat des villes criminelles, et sa prière, la première que nous lisons dans la Bible (Gn 18) est une intercession en faveur des coupables, intercession confiante, habile, audacieuse, pathétique. Abraham inaugure ainsi la longue lignée des intercesseurs qui d'âge en âge se succéderont en Israël.

Quelque six siècles plus tard ce sera Moïse, l'intercesseur-type pourrait-on dire. Quand, excédé de l'incrédulité de son peuple, Yahvé lui déclare : « *Maintenant, laisse-moi, ma colère va s'enflammer contre et je les exterminerai ! Mais de toi je ferai une grande nation* » (Ex 32, 10), nous

comprenons dès les premiers mots que Moïse est celui qui *ne laisse pas* Dieu faire à son gré. Il n'accepte pas non plus de se désolidariser du peuple, fût-ce pour recevoir une régence plus glorieuse. Ce peuple, il en est le chef de par Dieu, il en sera donc le défenseur, l'intercesseur auprès du Seigneur lui-même.

Juges, rois, prophètes, à la suite d'Abraham et de Moïse, plaideront à leur tour pour ce peuple « *à la nuque raide* » et maintes fois obtiendront pour lui miséricorde. Mais malheur aux siècles où Dieu ne trouvera pas d'intercesseur : « *J'ai cherché parmi eux quelqu'un qui construisît un mur et qui se tint debout sur la brèche devant moi, pour défendre le pays et m'empêcher de le détruire, et je n'ai trouvé personne* » (Ez 22, 30). Admirez cette définition, ou plutôt ce portrait de l'intercesseur : c'est l'homme qui construit un rempart pour protéger ses frères, et veille sur la brèche par où le châtement pourrait venir.

A vrai dire, tous ces intercesseurs de notre Bible ne sont que des figures, des ébauches du grand, du seul Intercesseur ; Jésus Christ. Le voilà, cet homme que Dieu cherche : debout sur la brèche, les deux bras étendus, il s'interpose. Plus efficacement qu'Abraham, il plaide pour le monde criminel. Et parce qu'il s'est solidarisé avec la nature humaine au point de se l'attacher indissolublement dans l'Incarnation, désormais la nature humaine est réconciliée avec le Père.

Une fois pour toutes Jésus Christ s'est offert une fois pour toutes il a rétabli le pont entre l'humanité et la divinité. En un sens, sa mission d'intercesseur est achevée. Mais il est également vrai de dire qu'il veut se rendre présent à toute fraction du temps et de l'espace, afin de continuer sur terre, jusqu'à la consommation des siècles, sa fonction d'intercesseur. Et pour ce faire il compte sur nous, ses disciples.

A nous, à notre tour, de rester sur la brèche, à nous de veiller. A nous de plaider, pour l'immense foule des hommes sans doute, mais d'abord et très particulièrement pour la portion de terrain, de temps, d'humanité où c'est notre mission, justement d'incarner le Christ et de poursuivre son intercession.

Plusieurs fois dans ma vie sacerdotale il m'a semblé que je surprénais la stratégie du Seigneur : pour s'obliger à ne pas se détourner de telle famille coupable, de tel petit village déchristianisé, il suscite en leur sein une âme de prière. Et il bénit ce lieu, ce groupe humain où il possède un enfant chéri : c'est un jeune infirme, une humble paysanne, un pauvre curé de campagne tout brûlant de prière.

La prière de ces intercesseurs n'est autre que la prière du Christ lui-même, sinon elle ne serait rien, elle ne serait pas. Prière du Christ, suscitée en eux par l'Esprit du Christ. Cet Esprit dont un des noms propres est Paraclet : avocat, défenseur, intercesseur. Et sans doute l'Esprit Saint plaide pour ceux en qui il demeure, mais en même temps, en ceux-là et par ceux-là, il intercède pour l'humanité.

Ce que tous les intercesseurs sous l'impulsion de l'Esprit, demandent en leur pauvre langage d'homme sur la terre, le Christ glorieux est à la droite du Père pour le traduire dans le ciel : car il est vivant, le Seigneur ressuscité, et « il ne cesse d'intercéder pour nous », affirment saint Jean et saint Paul (1 Jn 2, 1) ; He 7, 25).

Intercéder, c'est vraiment un des grands mots du vocabulaire de la prière. C'est vraiment une très haute fonction : elle témoigne à la fois d'un grand amour de Dieu et d'un grand amour des hommes.

Rendre grâce

C'est de l'action de grâce dont je veux t'entretenir aujourd'hui. Elle est, en effet, un élément essentiel de l'oraison. Encore faut-il bien la comprendre.

Elle est l'élan même de notre être profond qui, issu de Dieu, retourne spontanément à sa source. Flux et reflux d'amour : amour de Dieu qui s'épanche en son enfant, amour filial qui s'élanche vers le Père. Un seul et même amour, qui part de Dieu et lui revient, paternel au départ, filial au retour.

Cet échange d'amour entre Dieu et l'homme reflète –en même temps qu'il y participe- une réalité beaucoup plus haute : l'intimité du Père et du Fils au sein de la Trinité.

Le Père, de toute éternité, dans un élan de générosité bienheureuse, communique la plénitude d son être, sans réserve comme sans intermittence, à son Fils bien-aimé. Le Fils, de toute éternité, accueille le don du Père et s'offre à lui en un joyeux bondissement d'action de grâce. Cet amour qui donne et cet amour qui rend grâce sont comme «deux puissantes vagues qui accourent impétueusement l'une vers l'autre, se rencontrent, se fondent et s'élancent à la fois de leur lit en une gerbe immense » (Richard de Saint Victor).

Son action de grâce éternelle, le Fils de Dieu est venu parmi nous pour la célébrer dans une nature d'homme. Dans le cœur de l'homme Jésus, en effet, se vit l'inimaginable mystère trinitaire : au Père qui se donne, le Fils se livre tout entier. « *Père je te rends grâce* » : cette petite phrase qui sans cesse revient sur ses lèvres est très révélatrice de sa vie profonde, de sa religion éternelle, inviscérée en son humanité.

Son action de grâce, elle s'est manifestée en toute sa plénitude et sa puissance à l'heure de la Passion et de la Résurrection. Triomphant de la souffrance et de la mort, dans un élan vainqueur elle l'emporta jusqu'à la droite du Père.

Le Christ désormais ne cesse de célébrer sur terre la grande liturgie de l'action de grâce. De jour en jour, d'heure en heure, de l'orient au couchant, la messe perpétue l'acte par lequel il s'offrit en action de grâce au Père, en son nom et au nom de la foule immense des hommes.

Mais son amour est plus ambitieux encore. Rendre grâce parmi les hommes, rendre grâce pour tous les hommes ne lui suffit pas ; il lui faut des millions de cœurs et des millions de voix. Il s'empare de ces cœurs par la communion eucharistique. Il implante en eux son action de grâce éternelle pour qu'elle germe et se développe. C'est ainsi que son action de grâce non seulement sera célébrée au cours de l'assemblée liturgique, mais encore vécue en tout temps et en tous lieux par ces hommes et ces femmes, ces enfants et ces vieillards qui, à la communion, s'ouvrent à elle.

Quant à l'oraison, elle est cette heure privilégiée où, toutes occupations cessantes, nous nous livrons sans réserve à l'action de grâce du Christ. Cette action de grâce que le Christ nous a communiquée par le baptême et qu'il nourrit dans l'Eucharistie.

Tel est le culte qui se célèbre mystérieusement en ce sanctuaire, infiniment profond et sacré, qu'est le centre de l'âme chrétienne. Telle est la réalité qui fait le bonheur du chrétien en prière.

Le Christ prie en moi

Je suis profondément attristé en présence de ces êtres qui voudraient prier, qu'une secrète nostalgie de la prière habite, et qui cependant abandonnent la partie, découragés. Leur vie durant, ils traînent cette nostalgie. Pauvres gosses égarés qui ne retrouvent plus le chemin de la maison paternelle !

Je me souviens de ce vieux prêtre me déclarant : « Je n'ai jamais su prier », de tant d'hommes et de femmes qui me répètent : « Je ne sais pas faire oraison » ; « A quoi bon m'obstiner puisque je n'arrive à rien... » ; « Ai-je jamais prié réellement ? ».

Allez-vous grossir à votre tour les rangs de tous ces découragés de l'oraison ?

Comprenez donc qu'il ne s'agit pas tant de « faire » oraison que de « rejoindre » en vous une prière qui s'y trouve toute faite.

Depuis le jour de votre baptême, et du moment que vous êtes en état de grâce, la prière est en vous. Non pas certes au niveau de la sensibilité, ni des sentiments ou des idées mais, bien plus profondément, en cette zone intime de votre être, en cette crypte intérieure où l'Esprit Saint réside.

Ne savez-vous pas que vous êtes un temple du Saint Esprit (cf. 1 Co 6, 19), que celui-ci vient au secours de votre faiblesse, comme saint Paul nous l'assure, qu'il intercède pour vous, en vous, avec des gémissements ineffables, que son intercession correspond aux vues de Dieu (Rm 8, 26-27) ?

Cet Esprit Saint, c'est l'Esprit du Christ. C'est pourquoi sa prière en vous est essentiellement un appel filial, une exclamation de tendresse. Le même saint Paul nous l'affirme : « *Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui s'écrit : Abba !* » (Ga 4, 6). Or cet « Abba » était, en langue populaire, le cri de joie et d'amour des petits enfants se jetant au cou de leur père : *Abba*, père bien-aimé !

Allez-vous me dire : « Mais alors, pourquoi m'exhortez-vous à pratiquer l'oraison si elle est en moi, toute faite et constante, non pas mon affaire mais celle de l'Esprit Saint ? ». Oui, elle est en vous comme la flamme de la lampe. Encore faut-il que l'huile alimente cette flamme, sous peine que celle-ci ne décline et s'éteigne. Et cette huile qui nourrit la prière de l'Esprit en vous, c'est votre amour pour Dieu.

J'entends par amour pour Dieu, non pas une quelconque émotion religieuse, un quelconque sentiment, mais cette adhésion de notre vouloir foncier à la volonté et à l'activité de l'Esprit du Seigneur en nous.

D'un chrétien à un autre, cette adhésion varie beaucoup. Chez l'un, elle est implicite, pauvre, hésitante. Chez le saint, elle est lucide, ferme, ardente, inspirée par une foi et une charité intenses. La qualité de notre prière se mesure à la qualité de notre adhésion à l'activité priante de l'Esprit en nous.

Vous comprenez pourquoi il est essentiel de consacrer du temps à l'oraison ? C'est que notre adhésion intérieure à Dieu au cours de nos activités, sous l'influence des soucis, des plaisirs et des peines, très vite se relâche et décroît. Quand nous venons à l'oraison, notre être se trouve dispersé comme une compagnie de moineaux sur les arbres et dans les buissons alentour : il nous faut nous ressaisir, nous recueillir. Cela exige du temps. Mais alors notre adhésion se raffermirait à mesure que s'intensifie notre foi en la présence de Dieu en nous, que s'actualise notre amour pour lui.

Il est bien vrai qu'un jour doit venir où, je ne dirai pas : on n'a plus besoin de consacrer un temps déterminé à l'oraison, mais où cette adhésion intime de l'Esprit du Christ en nous demeure actuelle, vivante, ininterrompue. Nos occupations ne la troublent plus. L'élan de l'Esprit, alors, nous porte, nous anime, que nous marchions, que nous travaillions, que nous parlions. Que nous dormions, même : « *Je dors mais mon cœur veille* », s'écrit l'épouse du Cantique des Cantiques.

C'est là cette prière continuelle que le Christ recommandait à ses disciples : « *Il faut toujours prier* » (Lc 18, 1), recommandation que saint Paul transmettait aux Thessaloniciens : « *Restez*

toujours joyeux, priez sans cesse. En toute circonstance soyez dans l'action de grâce » (1 Th 5, 16-18).

Chez ceux qui parviennent à cette oraison intérieure et continuelle, la prière de l'Esprit Saint n'est plus un simple tison sous la cendre mais une flamme qui gagne l'être tout entier. Un saint est une prière vivante.

Saisissez-vous maintenant ce que je vous disais au début de ma lettre : il ne s'agit pas tant de « faire » oraison que de « rejoindre » en vous, par un acte de foi, la prière du Christ. De laisser monter en vous cette prière et d'y adhérer avec patience, courage, espérance inébranlable.

La prière chrétienne n'est pas d'abord activité de l'homme mais activité du Christ, prière du Christ en l'homme. Et c'est là sa spécificité.

Les prières des non-chrétiens elles aussi, quand elles sont authentiques, participent à leur insu à la prière du Christ.

Prière à deux

Ma Sœur, je veux bien essayer de rédiger une note en réponse à votre question : « Comment initier mes novices à l'oraison ? ». Mais il vous faudra attendre un peu : des tâches urgentes m'accaparent ces temps-ci.

Pour vous aider à patienter, voici une page remarquable, trouvée dans un hebdomadaire. Pareille trouvaille dans un journal est chose rare. Elle émane d'un prêtre, l'abbé B. Ledoux, rendant compte de *La Métaphysique des saints* d'Henri Brémond. Lisez-la. Relisez-la. Certes, tout n'est pas dit. Mais rien de plus essentiel sur la prière ne peut être dit.

Je désarticule le texte en passant à la ligne pour bien mettre en relief le mouvement de la pensée.

« Cette philosophie de la prière est toute fondée sur la dogme de la grâce sanctifiante : c'est là toute son originalité. Elle emprunte ses éléments premiers à la parabole de la Vigne, aux grands textes de saint Jean et de saint Paul :

« Le Christ vit en moi ».

- Et comme pour lui, vivre, c'est prier [...]
- et comme il est notre vie,
- non seulement il prie *avec* nous, mais encore *en* nous et *par* nous,
- si bien que sa prière est notre prière.
- Il n'y a pas deux prières juxtaposées, mais une seule prière, qui est sienne et tout ensemble nôtre,
- d'autant plus nôtre qu'elle est plus sienne : « prière à deux ». [...]
- Or cette prière du Christ, ainsi mise à notre disposition par la présence vivante et priante du Christ en nous, encore faut-il que le chrétien en état de grâce l'accepte, qu'il s'y prête, qu'il se l'approprie ;
- et c'est à cela que se ramène l'activité humaine dans la prière. [...].

Chaque phrase ou membre de phrase de cette page peut vous offrir, ma Sœur, un sujet d'entretien à vos novices.

Comment s'approprier la prière du Christ en nous ? Ce sera l'objet de la note que je vous promets. Qu'il me suffise aujourd'hui de vous dire : « Vouloir adhérer à la prière du Christ en moi, c'est déjà y adhérer, c'est déjà prière à deux ». Quelle libération connaîtraient tant de chrétiens qui s'essayent à faire oraison et se désolent de ne pas y parvenir !

Père bien aimé

Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba, Père ! » (Ga 4, 6).

Lorsqu'on parle de la prière chrétienne, il faut toujours en revenir à ce verset de l'épître aux Galates, qui en définit la nature secrète. Mais encore faut-il bien le lire et ne pas glisser sur le mot essentiel.

Si Paul a jugé bon de conserver dans le texte grec le mot araméen : *abba*, cela mérite attention. Il ne l'eût pas fait s'il avait estimé que le terme grec *patèr* le traduisait très exactement.

Il écrit aux Romains (8, 15) à peu près dans les mêmes termes : « *Vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba, Père !* » Nous retrouvons ce même mot dans l'Évangile de saint Marc. A l'heure de l'inimaginable détresse du Christ, à Gethsémani, c'est lui qui monte à ses lèvres : « *Abba (Père), tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe* » (Mc 14, 36).

Des exégètes parmi les plus grands, concluent de l'emploi de ce terme par Paul et Marc que les communautés primitives conservaient ce mot avec grand dévotion, infinie vénération. Elles n'avaient pas de reliques du Christ. Elles avaient bien mieux : le terme même qui, dans son dialogue avec Dieu, jaillissait de son cœur : *Abba !* Il était doux à ces premiers chrétiens d'employer, pour parler au Père, le mot même de la langue maternelle du Christ Jésus.

Mais ce n'était pas seulement une exigence du cœur. Leur vocabulaire ne possédait pas de terme qui pût exprimer la nuance exacte du mot *abba*, ce diminutif dont ses servaient les enfants de langue araméenne pour s'adresser à leurs pères. C'est le mot que Jésus, enfant, lançait à Joseph de retour du travail : *abba, abba !*... Et le menuisier soulevait alors dans ses bras robustes le petit garçon tout joyeux et l'embrassait tendrement. Si l'on veut rendre la nuance de familière et confiante tendresse de cet *abba*, il faut le traduire par « Mon père bien-aimé », « Mon père chéri ».

Comprenez-vous maintenant pourquoi ce mot était cher à la primitive Eglise, Apôtres et disciples avaient été extrêmement impressionnés d'entendre le Christ l'utiliser pour prier le « *Seigneur du ciel et de la terre* » (Mc 14, 36). Quel juif alors aurait osé invoquer ainsi le Dieu dont la sainteté faisait trembler les séraphins et les prophètes ? Il arrivait bien qu'on le nommât « notre Père » (*abinou* en hébreu, *abunan* en araméen) ou plus rarement et plus solennellement « mon Père » (*abi*), mais jamais, au grand jamais, on n'aurait employé un terme aussi simplement confiant que *abba*.

C'était, pour le Christ, une façon d'exprimer, d'affirmer devant les siens sa filiation divine, que d'emprunter ce terme *abba* pour s'adresser à Dieu.

Mais cette filiale et confiante familiarité, le Christ ne se la réservait pas comme un monopole, il l'enseignait à ses disciples. Saint Luc et saint Matthieu, dans leur Évangile, nous livrent chacun une version du Pater : plus brève chez Luc, plus ample et solennelle chez Matthieu. On estime généralement que Luc donne la version primitive, celle que Jésus lui-même enseigna. Elle commence ainsi : « *Père, que ton Nom soit sanctifié, que ton Règne vienne ...* (11, 2). Des exégètes pensent que le premier mot fut : « *Abba ! Père bien-aimé* ».

Ainsi les disciples peuvent, comme leur Maître, s'adresser à Dieu avec une filiale tendresse. C'est bien, en effet, la grande révélation que Jésus Christ apporte au monde : ceux qui croient en Lui sont enfants de Dieu. Et non pas au sens métaphorique mais réellement. Car ils sont « *engendrés de Dieu* », « *nés de Dieu* », « *participant de sa nature* ».

Quelle prodigieuse révélation ! Les premiers chrétiens ne pouvaient dire à Dieu : « Père bien-aimé ! » sans que leur cœur bondisse de joie. Et nous ?...

A celui qui le prie ainsi, Dieu dit en retour, comme à Jésus : « *Tu es mon fils bien-aimé* ».

Jésus a fait plus qu'enseigner aux siens les termes dont ils doivent se servir pour prier. Depuis le jour de la Pentecôte il envoie l'Esprit Saint qui au fond du cœur de chaque chrétien murmure : *Abba !* Si nous savions vivre à l'intérieur de nous-mêmes, nous ne pourrions pas ne pas reconnaître sa voix.

Il faut croire que les correspondants de saint Paul étaient plus sensibilisés que nous aux inspirations de l'Esprit. En effet, pour leur rappeler qu'ils sont fils de Dieu, l'Apôtre n'hésite pas à leur écrire (je paraphrase à peine son texte) : N'est-il vrai que lorsque vous vous recueillez, un mot, un cri jaillit de fond de votre conscience : *Abba !* Cela ne doit pas vous étonner : vous avez reçu l'Esprit Saint et, vous le savez bien, l'Esprit Saint est l'Esprit du Fils. L'Esprit du Fils suscite en vous les sentiments du Fils et fait monter à vos lèvres l'invocation même du Christ : *Abba, Père bien-aimé !* Quelle meilleure preuve pouvez-vous désirer de votre filiation divine ?

Est-ce parce qu'il craignait que la familiarité filiale du chrétien ne dégénérât en désinvolture, que saint Matthieu introduisit une adjonction dans sa version du Père : « *Notre Père qui es aux cieux...* » ? Ainsi on ne risque plus de traiter Dieu sur le même pied que les pères de la terre, oubliant sa souveraine grandeur. Mais cette précision n'est pas une invitation à tempérer notre confiance filiale, bien plutôt à nous faire prendre conscience de cette admirable réalité ; le Dieu saint, inaccessible, incompréhensible, éternel, tout-puissant, nous sommes invités à nous adresser à Lui avec une tendresse de petit enfant : *Abba, Père bien-aimé !*

« Viens vers le Père »

Jean-Yves, je suis heureux de la question que tes camarades et toi me poses après avoir lu et discuté ensemble ma dernière lettre : « Est-il possible d'entrevoir quelque chose de la prière du Christ en nous ? »

Cette prière du Christ en nous est affaire de foi. Il ne s'agit pas de *percevoir*, mais de *croire*. Les Ecritures sont formelles.

Il n'en est pas moins vrai qu'un jour la prière du Christ en nous peut devenir perceptible. A l'oraison ou en dehors de l'oraison. Surpris, heureux, on retient son souffle, craignant de l'effaroucher comme on craint d'effaroucher l'oiseau venu se poser sur le rebord de la fenêtre...

Puis, soudain, elle n'est plus... La tristesse succède à la joie. C'avait été merveilleux de découvrir cette prière palpiter au fond de soi, dont jusqu'alors on ne connaissait l'existence que par la foi. Et déjà on avait espéré la retrouver présente, dès le matin au réveil, dans la journée entre deux tâches...

Qu'on ne se désole pas, la prière du Christ est toujours là, même si on ne la perçoit plus. Il faut y revenir par la foi, et surtout ne pas se laisser au désir d'en faire à nouveau l'expérience. C'est le Christ qu'il faut chercher, et non pas le sentiment de sa présence. « Qu'elle différence entre celui qui va au festin pour le festin, et celui qui y va pour le bien-aimé ! » Le Seigneur, selon sa promesse (Jn, 14) 21), se manifesterait bien plus souvent à nous si nous n'étions avides de ses dons plus que de lui-même.

On peut espérer qu'un jour la prière du Christ sera perçue sans intermittence – mais pas avant que nous ayons renoncé à mettre la main sur l'oiseau craintif. Ce jour-là, comme l'épouse du Cantique des Cantiques, nous pourrions dire : « *Je dors mais mon cœur veille* ». Je travaille, je marche, je joue, mais mon cœur veille, mais palpète en moi la prière du Christ.

Alors le moment de l'oraison sera le temps fort de notre adhésion à la prière du Christ en nous : nous nous laisserons couler dans cette prière du Christ qui alimentera toute notre action. Celui qui veut parvenir à ce terme doit s'engager courageusement à la suite du Christ.

Le grand saint Ignace d'Antioche, au soir de sa longue vie apostolique, sur le bateau qui le conduisait au martyre, écrivait aux Romains :

« Je vous en conjure, mes frères, n'ayez pas pour moi une bienveillance inopportune. Laissez-moi devenir la pâture des bêtes : c'est par elles qu'il me sera donné de rencontrer Dieu. Je suis le froment de Dieu, je suis moulu par la dent des bêtes pour devenir le pain immaculé du Christ...

« Il m'est bon de mourir pour le Christ. C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous. C'est lui que je veux, qui est ressuscité pour nous. Voilà le moment où je vais naître !...

« Mes passions ont été crucifiées, et il n'y a plus en moi d'appétit pour les choses de la terre. Mais une eau vive murmure au-dedans de moi, qui me dit : « *Viens vers le Père !* »

Henri CAFFAREL